

Gérard Bouchard, Emmanuel Aquin, Alexandre Laferrière

André Brochu

Numéro 121, printemps 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37242ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brochu, A. (2006). Compte rendu de [Gérard Bouchard, Emmanuel Aquin, Alexandre Laferrière]. *Lettres québécoises*, (121), 22–23.

Gérard Bouchard, *Pikauba*, Montréal, Boréal, 2005, 576 p., 29,95 \$.

Un roman comme une forêt

Il y a des livres qui nous plongent en pleine réalité, réalité sociale, historique, politique, poétique aussi. C'est le cas de *Pikauba*.

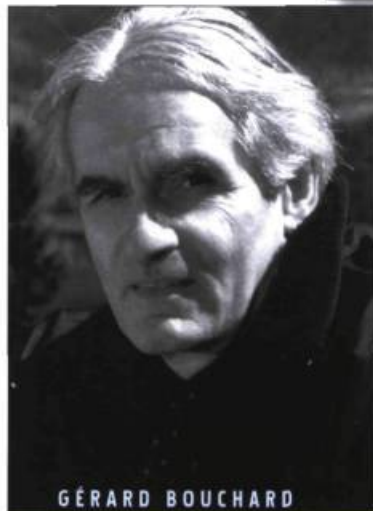
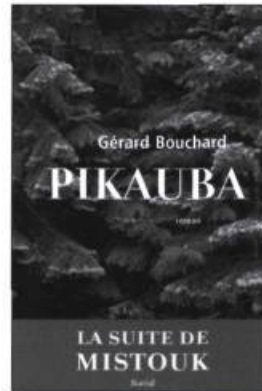
Gérard Bouchard n'est pas un littéraire de formation, mais bien plutôt un historien et un sociologue. Cela ne l'empêche nullement de s'être révélé, sur le tard, écrivain et romancier, et pleinement. Son cheminement l'a sans doute aidé à aborder le roman de façon originale, encore que paradoxale. Le paradoxe tient au fait que cet universitaire pratique une forme de littérature populaire, d'une part, et qu'il renouvelle le roman justement en renouant avec la grande tradition du roman référentiel, à la troisième personne, avec narrateur omniscient, d'autre part.

DES PERSONNAGES ÉTONNANTS ET RÉALISTES

Or, cette forme telle qu'il la pratique ne crée aucunement une impression de désuétude. Loin de ramener les personnages et l'histoire à des vérités extérieures, superficielles, elle permet de subordonner les caractères à l'action tout en conservant à celle-ci son aura de mystère. Les relations entre les personnages ne sont jamais épuisées par un commentaire qui les fixerait dans une seule direction. C'est ainsi que Léopaul, le personnage principal, manifeste une forme d'héroïsme qui fait de lui le digne fils du grand Méo (voir *Mistouk*¹), mais il reste sujet à des comportements discutables, qui rognent la part de grandeur en lui. Par exemple, à la tête d'une entreprise d'exploitation forestière qu'il a fondée et où il emploie un personnel nombreux, il adopte une attitude antisyndicale qui finit par lui aliéner ses employés et faire de lui l'équivalent des capitalistes rapaces contre lesquels il a lutté. Léo (alias Léopaul, alias le Bâtard) se rachètera plus tard, mais la formule narrative qui entretient un certain flou autour de ses dispositions intérieures permettra au lecteur d'éprouver le réalisme du personnage tout en gardant l'espoir d'une conversion de ce dernier à sa pleine vérité humaine. Elle surviendra à la fin, quand Léo accomplira son voyage initiatique à la Source blanche où il retrouvera vivant le souvenir de son père. La même conception nuancée touche les autres figures importantes, notamment celles de Louis-de-Gonzague Belley, l'avocat généreux et tout de même belliqueux, et d'André Ouellet, le Maître d'école dont les théories pédagogiques relèvent en bonne partie de l'utopie, voire du délire (elles tendent à faire de Pikauba, le village fondé par Léo, rien de moins que le centre du monde).

UNE ÉPOPEE DOCUMENTÉE

Gérard Bouchard remporte le pari risqué d'un livre qui aborde un sujet épique, le développement du Saguenay-Lac-Saint-Jean entre 1930 et 1960, à travers un petit nombre de figures représentatives et fort bien campées, tout en enracinant cet élan



collectif dans une foule de données très précises concernant la géographie humaine (par exemple, les Indiens et les Métis dans leurs rapports avec les Blancs), le développement technique et industriel, la structure sociale qui oppose une classe dominante soutenue par le clergé à une population ouvrière exploitée. Tout cela sans lourdeur, avec une sobre élégance de pensée et de style. Élégance qui n'exclut pas l'humour et l'entrain, tant du récit que des dialogues. Rarement une fresque sociale aura-t-elle été aussi bien servie par les moyens proprement littéraires, même si ceux-ci relèvent de la tradition et font l'économie de la modernité. *Pikauba*, digne prolongement de *Mistouk*, est un espace de lecture très vaste où le lecteur peut respirer, rire, aimer, s'apitoyer sur le sort des malheureux, détester cordialement les puissants de ce monde, découvrir un Duplessis étonnamment sympathique, communier aux mythes indiens et, surtout, apprendre tout ce qu'on ignore sur la vie des fondateurs de pays, leur héroïsme comme leur humanité.

LE ROMAN DU BÂTARD

En somme, Gérard Bouchard renoue avec la grande tradition romanesque — peu présente dans nos lettres — en nous donnant à aimer des personnages qui existent fortement, avec la complexité et l'imprévisibilité, les côtés exaltants, mais aussi les lacunes de la vraie vie. Marthe Robert opposait jadis le roman du Bâtard à celui de l'Enfant trouvé², celui-ci présentant un caractère régressif et merveilleux, à tendance psychotique, bien accordé à la modernité; l'autre étant le roman de la conquête et relevant d'une logique de la névrose, laquelle est compatible avec l'assomption du réel. C'est bien à ce roman que ressortit l'histoire de Léo, bâtard et Métis, fils d'un géant légendaire et de Senelle l'Indienne dont la double mort tisse son destin.

1. Gérard Bouchard, *Mistouk*, Montréal, Boréal, 2002, 509 p.

2. Marthe Robert, *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Gallimard, coll. «Tel», 1972.

Emmanuel Aquin, *Prométhée*, Montréal, Leméac, 2005, 128 p., 14,95 \$.

Guerre et religion

On pourrait parler de fable — de fable terrible — à propos de ce petit livre qui subordonne hardiment le réel à une logique de cauchemar.

Le réalisme, dans les romans d'Emmanuel Aquin, est problématique, mais la tonalité est ici plus grave qu'ailleurs. On est plongé d'emblée dans la guerre, qui rappelle tour à tour Céline (*Casse-pipe*), Sartre (*La mort dans l'âme*) et Agota Kristof (*Le grand cabrier*). Une dimension mythologique s'y joint car le narrateur anonyme se mesure au destin de Prométhée, mais aussi à celui de Phénix, d'Icare, de Lucifer, de Jésus, d'Édipe surtout : notre « héros » tue son

père, épouse sa mère et se crève finalement les yeux. Un intertexte à la fois savant et ludique nourrit le récit.

VALIDITÉ DU RÉCIT

Mais ce qui prédomine surtout, c'est le texte catholique. Du début à la fin, il ne cesse de s'étaler en d'innombrables motifs : église, clocher, autel, basilique, cathédrale, temple, vitraux, Dieu vengeur, prêtre, statue, dimanche, sermon, Bible, eau bénite, diable, Paradis, croix, crucifix, etc. Le narrateur est né dans une famille pieuse (le père excepté), à l'ombre d'une église, et il s'évade de ce milieu étouffant en allant se battre à l'étranger

(en France) dans un conflit sanglant (guerre de 1914-1918). Il y connaît l'horreur absolue, retrouve son frère qui a fui la prêtrise et, périodiquement, il se heurte à une église, lui qui ne croit pas, avec parfois le projet de la réparer ou de la



EMMANUEL AQUIN

reconstruire. L'argument est fantaisiste et fin, articulé aussi, les personnages se croisent avec à-propos, l'horreur est périodiquement au rendez-vous et tout cela fait un récit habile, troublant par moments, mais plus valide que vrai (pour reprendre une distinction de Roland Barthes). La logique interne l'emporte sur la dimension référentielle et le propos nous enferme de plus en plus dans un imaginaire obsessif.

Emmanuel Aquin

Prométhée

LEMÉAC

Si la littérature peut se passer de l'authenticité fondée sur l'expérience du réel, s'établir uniquement sur la culture, l'obsession personnelle et la beauté du style, le roman d'Emmanuel Aquin est une réussite. Mais il est trop tributaire de toute une littérature de l'horreur pour ne pas en être la reconduction. Toutefois, notre violente époque est en harmonie avec les fantasmes que brandit le romancier, même s'il le fait sur la base d'une écriture livresque.

Alexandre Laferrière, *Pour une croûte*, Montréal, Triptyque, 2005, 126 p., 19 \$.

La vie en loques

Deux sauvages dans la trentaine, sans le sou, sans manières, sans espoir et fort sympathiques.

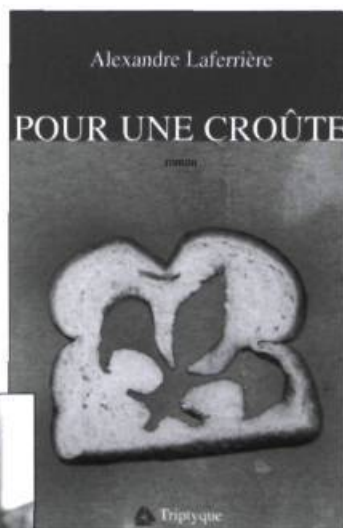
Les personnages de Laferrière, qui en est à son deuxième roman, m'ont semblé aussi agréables que les voyous des *Valseuses*, le film de Bertrand Blier. Leur désinvolture, leur incapacité totale à s'insérer dans la société, le naturel de leurs sentiments et de leurs comportements ont certes de quoi effrayer les petits-bourgeois que nous sommes, mais en même temps, ils nous reposent du système et de ses artifices, de ses hypocrisies, de sa monstruosité feutrée.

LA VERVE OPULENTE DES SANS-LE-SOU

Avec une verve remarquable, qui sait jouer aussi bien du langage populaire que des ressources linguistiques les plus relevées, l'auteur donne tour à tour la parole à deux hobos bien de chez nous. De vrais nomades, en



ALEXANDRE LAFERRIÈRE



vérité. Paquin se retrouve avec Véra Ladoniczky en Hongrie, et Jérémy, après un séjour auprès de son ami (séjour qui forme le morceau central du livre), ira vivre avec une copine à Paris puis à Toronto. L'absence d'argent ne les empêche pas, on le voit, de parcourir le vaste monde.

Les tirades de Paquin et de Jérémy, malgré quelques traits individuels, se ressemblent passablement, mais les phrases de Véra qui a appris le français, ou plutôt le québécois, de son copain mal embouché sont franchement désopilantes.

Voici tout de même un exemple du style dont nos voyous mâles sont capables : « Je m'argumente en superchiâlophone : mince d'esprit comme le fil qui m'attache, qui me pend dans la face, qui m'emporte. » (p. 117) Du grand art.

LA DÈCHE COMME ART DE VIVRE

Paquin et Jérémy n'arrivent pas à se sortir de la dèche, mais ils ne font aucun effort véritable pour cela. Ils s'accommodent relativement bien de la pauvreté, qui ne les rend pas méchants, même s'ils sont contraints d'envisager des expédients peu honorables. Très proches de leur corps, grossiers, pourtant assez cultivés et amateurs de palindromes (!), ils vivent en dehors de tout ressentiment, dans une espèce de bonne humeur qui leur tient lieu d'ouverture sur le monde.

Devant un ton si neuf, on a l'impression d'un livre à la fois génial et modeste. Certes, il ne remet pas en cause les grandes certitudes sur lesquelles nous vivons, mais il suggère beaucoup sur la société qui rend possibles de tels êtres sans destin.